

TAILLANDIER GEROME

Complexe d'Oedipe féminin

Trois leçons

1994

– 1 –

" When fathers say 'my child',
'Tis easier to conceive the universe
And life's transitions down the steps of law. "

Leçons tenues à l'I.S.I.S., Neuilly sur Marne, devant des élèves - éducateurs et éducatrices. Je les remercie pour leur participation active et spécialement pour l'enregistrement d'où sort cet écrit.

Remerciements particuliers à :

Véronique GUEGAN

Chantal COUTELIER-DUBOIS

Frédérique MARGERIN

Je voudrais vous esquisser le problème du complexe d'Oedipe féminin.

On commence généralement par le complexe du garçon et moi-même j'ai longtemps commencé comme cela parce que je ne savais comment m'y prendre autrement. Alors, à force d'user les choses, j'ai réussi à les prendre différemment et je voudrais essayer de vous les faire entendre comme je les entends; c'est une méthode et vous trouveriez d'autres choses ailleurs...

En fait Dora nous a menés, exactement à pied d'oeuvre, au problème fondamental de l'Oedipe féminin à savoir que l'amour de la mère, ou la première relation affective ou la première relation d'objet comme on dit chez nous, c'est cela qui est fondateur des relations affectives ultérieures de la petite fille. Seulement, si on dit les choses comme ça, on se trouve devant un problème, c'est qu'on se demande comment la petite fille va pouvoir sortir de cet état qu'on pourrait sommairement qualifier "d'homosexuel" au sens où il s'agit du même sexe entre la mère et elle. Il est évident que dans ces conditions on ne voit pas comment une transition vers les hommes, si tant est qu'elle doive se faire - car après tout pourquoi se ferait-elle - pourrait se faire ? Voilà notre problème posé. On est devant un vrai problème et c'est le même que celui de la petite fille : comment diable transformer tout cela. Alors, on va faire ce qu'on peut pour voir si on trouve un schéma de raisonnement pour comprendre ce qui se passe chez une petite fille et par conséquent chez une femme, car bien sûr on reste une femme toute sa vie, mais à certains égards aussi une petite fille en ce sens que les problèmes de l'enfance se répètent sans cesse.

C'est quelque chose qu'on n'a pas le temps de développer mais c'est l'aspect terrifiant de la réalité humaine, c'est que la répétition, il n'y a que cela de vrai, nous y sommes constamment confrontés. La notion de répétition on ne va pas y toucher, d'ailleurs je ne sais pas très bien comment la centrer, comme vous le savez, il existe un texte de Freud sur le sujet qui s'appelle "Au-delà du principe de plaisir". C'est un texte qu'on pourrait étudier ici mais à condition d'avoir plus de temps. "Au-delà du principe de plaisir" est un texte bizarre. Si vous le lisez, ça va vous paraître plutôt bizarre et discutable, je vous préviens tout de suite... Autant vous dire que ce n'est pas un texte facile. En fait, je vous dirais même qu'avant d'entrer directement dans ce texte, il faudrait que vous ayez un peu plus de technique freudienne si je puis m'exprimer ainsi, mais pour les courageux(ses) il serait bien de vous initier en lisant le cas de "L'homme aux rats". Dans "L'homme aux rats" ce dont il

s'agit c'est d'un cas de névrose obsessionnelle, ça tombe bien on n'en a pas parlé. Si vous avez envie d'avoir une idée de ce que c'est la répétition dans le fonctionnement de la névrose, vous prenez le cas de "L'homme aux rats" et vous voyez à quoi ça ressemble. A ce moment là, vous pourrez entrer dans "l'au-delà du principe de plaisir". C'est un chemin que je vous propose, celui que je considère comme le plus logique pour aborder la chose.

La répétition, on n'en dira rien; mais enfin il est certain que c'est le problème majeur du fonctionnement de l'être humain. On n'en est pas là, on en est à essayer de comprendre quelque chose à la constitution sexuelle au sens où, la sexualité n'étant pas acquise par nature, ni par culture, ni par éducation alors elle l'est certainement par quelque chose d'autre, qu'on ne sait pas bien comment nommer, mais qu'on a baptisé avec des concepts à nous: le libidinal, l'inconscient, et puis on s'est donné un certain nombre d'appareils techniques comme la pulsion pour essayer d'y comprendre quelque chose.

Cependant nous allons essayer de nous donner un schéma de compréhension du complexe d'Oedipe féminin. Ça peut être rigolo, ça va nous changer du garçon. Mais on va tenter le pari qui consiste à parler de la fillette et voir ce qu'on peut en dire. Les textes: je suis bien en peine de vous en indiquer, Dieu merci il y en a quelques-uns. Parmi les ouvrages récents, vous avez le livre de Françoise Dolto qui s'appelle "La sexualité féminine".

Evidemment depuis ces vingt dernières années il y a beaucoup de choses qui ont été écrites sur ce sujet passionnant puisque Dieu merci, il y a des choses qui changent dans l'histoire humaine : à savoir, par exemple, l'invention de la pilule qui est quand même un événement fondamental dans l'histoire humaine. Je ne sais pas si vous avez remarqué - enfin vous ne vous en rendez pas bien compte - mais pour les gens de ma génération qui se situent à la jointure c'est un changement tout à fait fondamental. Tout cela sont des acquis très récents et comme vous le savez très fragiles. La pilule date, a été inventée en 1964. Le droit pour les femmes à tout simplement gérer leur corps et à en décider... Vous vous rendez compte qu'en 1972 on faisait encore des procès pour avortement illégal en France ? Pour la plupart vous étiez encore toute petite ou tout petit... On sort de la préhistoire mes enfants, mais à peine; moi je suis né dans la pleine préhistoire. Etant donné quand même que les femmes représentent la moitié de l'humanité, il faudrait en tenir compte.

Quant à Freud, il écrit bien avant la préhistoire, on est encore Dieu sait où, à l'hominisation; comme disait un de mes amis psychiatre à l'époque où on parlait d'humaniser les hôpitaux psychiatriques : "Il ne

s'agit pas de les humaniser mais simplement de les hominiser". Freud écrit à une époque plutôt lointaine. Il se fait sur les femmes des idées curieuses mais qui ont ce mérite, d'abord d'être des idées sur les femmes, ce qui n'est pas si fréquent et vous avez vu que ces idées ne sont pas si inintéressantes puisque quand on parle d'hystérie, c'est pour l'essentiel de femmes dont on a parlé et déjà en parler ce n'est pas rien. Freud a élaboré sur les femmes des idées bizarres et tordues mais qui justement doivent tout leur intérêt au fait qu'elles sont bizarres et tordues. C'est ce que je vais essayer de vous faire passer. Elles sont intéressantes parce qu'elles nous déconnectent de l'idée de la sexualité : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Et c'est le grand intérêt de la démarche bizarre de Freud.

Comment entrer dans le problème de l'Oedipe féminin. Les idées que je vais vous exposer, je ne suis pas sûr à cent pour cent qu'elles peuvent vous convenir ni qu'elles soient même exactes. Moi, que vais-je faire ? Autrement dit, pour que ce que je vais vous dire ne soit pas parole bénite, je voudrais vous expliquer ma manière de faire avec ce qu'elle a de particulier et certainement de limité. Mon problème est toujours un problème unique. En fait il y a deux problèmes mais ils sont étroitement reliés. Le problème c'est : comment fonctionne la sexualité humaine - ça j'espère que vous commencez à comprendre que c'est le plus intéressant - mais lié à cela il y a un autre problème : comment se fait-il que l'hystérie soit possible ? C'est à dire comment se fait-il que des femmes s'engagent, comme celles que nous avons vues, sur une voie de constitution sexuelle aussi bizarre; et parler de constitution sexuelle est même excessif puisqu'en vérité on a vu que cette constitution sexuelle paraît plutôt ratée. En tout cas, ça se fait au prix d'un ratage particulier qu'on appelle hystérie. Comment se fait-il que la constitution sexuelle humaine soit tellement fragile, tellement incertaine dans ses chemins qu'un ratage particulier comme l'hystérie paraisse comme une issue si fréquente, ou en tout cas si nécessaire quand on est une femme et que rate la constitution de sa sexualité. L'hystérie nous sert ici de détecteur de vérité sinon de mensonge et notre problème est de nous servir de l'hystérie pour comprendre, grâce à ses singularités, comment la sexualité humaine se constitue. Donc en fait c'est une seule et même chose sur ce point.

Deuxième point : il y a les femmes, si vous avez remarqué ça existe. Il y a aussi les hommes, ça existe aussi. C'est pas fait pareil, à toutes sortes d'égards et là on entre dans des sujets sur lesquels il faut marcher vraiment comme sur des oeufs. Il serait très intéressant d'imaginer qu'on pourrait parler d'une "sexualité féminine" pour, en quelque sorte, généraliser ce qu'il serait possible de dire concernant les

femmes. Beaucoup s'y sont attachés, beaucoup de femmes en particulier ; c'est un sujet qui serait passionnant. La féminité, si j'ose dire, ce n'est pas mon rayon pour toutes sortes de bonnes raisons et d'abord parce que je suis un homme. Qu'est-ce que je veux dire par là ? C'est que, même s'il y a des concepts, ces concepts n'entrent pas si facilement que cela dans la réalité; je ne suis pas forcément très bien placé pour vous parler de la féminité. Mon propos n'est pas de vous parler de la féminité en général, mais de vous parler de la manière dont une femme, avec certes sa féminité qui est ce qu'elle est - et c'est à elle d'en dire quelque chose - se constitue comme être sexué; ce qui est tout à fait différent. Donc, vous voyez que je reste prudent et limité dans mon travail ; je ne vais pas me lancer dans une grande discussion d'ensemble sur la féminité, ce n'est pas dans mes moyens et peut-être même vaut-il mieux savoir se l'interdire. Mon problème est d'accéder avec vous à cette question particulière, la voie de constitution de la sexuation, comme disent certains, de ces êtres que sont les femmes. Bien sûr cela nous intéresse aussi en tant qu'homme, car nous avons aussi nos petits problèmes. Comment nous constituons-nous comme homme, vu qu'après tout, nous avons aussi eu des mères ? Mais je raisonne sur les voies particulières de la constitution sexuée d'une femme. Donc il y a des choses qu'on considérera comme évidentes à savoir qu'une fille a une mère. Vous me direz si elle n'en a pas ? Si vous le permettez on ne va pas se lancer là dedans.

En psychanalyse comme on ne sait pas très bien ce qu'est l'autre personne - en tant que c'est une autre personne - on a pour habitude de la baptiser objet. C'est une curieuse manière de dire mais c'est comme ça. Je comprends que l'expression ne vous plaise pas tellement et vous sentez bien que cette expression qu'on trouve partout chez Freud ne nous convient guère. Donc ce que nous disons c'est que la petite fille a un objet d'amour parce que chez nous les objets ne sont pas comme des carafes sur la table, ce sont des objets d'amour ou de haine. Maintenant, si vous me demandez si l'amour et la haine sont la même chose, à 10 heures du matin, c'est trop tôt... Toujours est-il que nous dirons pour commencer à faire prendre la mayonnaise, que la petite fille a un objet d'amour qui est sa mère et c'est même le premier. Ceci, évidemment, nous oblige aussi à nous demander ce que veut dire "premier objet d'amour". En quoi l'est-il ? Là aussi il faut admettre des choses qui font partie du vécu c'est à dire que le premier objet d'amour est premier d'abord parce que c'est la première (la mère) qu'elle rencontre sur son chemin - puisque c'est elle qui l'a faite en général, sauf quand il s'agit d'une mère porteuse... - Ensuite la mère est première en ceci qu'elle envahit tout le champ, la mère est là très au-delà de la notion d'objet. Et d'ailleurs chez Mélanie Klein on parle de la mère non

pas en terme d'objet mais comme d'un contenant, on parle du corps de la mère chez Mélanie Klein. Finalement les enfants sont dans le corps de la mère ou du moins sont très intéressés par ce qui s'y passe. Ce qui est important pour nous c'est d'avoir un minimum de concepts, en l'occurrence, pour entrer dans le lard. Notre premier concept est que la fillette, comme le garçon a un premier objet d'amour : sa mère. Ca a le mérite d'être clair, pas tant que cela quand on y regarde de près.

Question :

" La petite fille est-elle une femme ou un être à part ? "

Réponse :

Les femmes n'aiment pas du tout qu'on parle d'elles comme de filles. Je suis très embarrassé pour vous répondre et là vous sentez bien qu'il y a un flou artistique. Il y a plein de flou artistique dans ce que je suis en train de vous raconter, mine de rien. Alors, ce n'est pas une femme mais en tant qu'elle est un être humain, elle est promise, que cela lui plaise ou pas, à avoir une constitution sexuée. C'est à dire que même si elle n'a pas cette constitution sexuée ou plus exactement, si elle n'est pas encore un être entré dans les chemins de la sexualité, elle est promise à cela. C'est une manière détournée de répondre à votre question, je reconnais que c'est un peu malhonnête et finalement ce que je vous dis c'est qu'il n'y a pas d'être humain qui puisse échapper au fait d'être un homme ou une femme.

La sexualité n'est pas à entendre dans le sens où il y a deux sexes et des trucs anatomiques. Mais homme ou femme, on n'y peut rien, les chemins de la sexualité sont nécessaires. Ils sont à ce point nécessaires que les psychotiques lorsqu'ils arrivent à l'adolescence, au moment où il faut y passer, ne le supportent pas, régressent et deviennent psychotiques car c'est tout à fait intolérable pour eux. Même chose pour les enfants psychotiques dont Margaret Mahler va vous dire que, s'ils le sont au sens strict du terme, lorsqu'ils sont confrontés, vers cinq sept ans, au complexe d'Oedipe, ils ne le supportent pas non plus et, alors qu'ils avaient eu jusque là un développement relativement normal, se mettent à régresser et deviennent psychotiques car cette confrontation leur est intolérable. Ce que je vous dis comme une sorte de postulat et en même temps comme quelque chose de capital c'est que tous les êtres humains ont à se confronter à la constitution sexuée.

Pour la petite fille, il n'est pas nécessaire de faire la différence entre conscient et inconscient, le raisonnement que nous faisons porte sur les pulsions. On ne cherche pas à raisonner sur ce qui est conscient ou pas, finalement c'est secondaire, l'important est ce qui se passe

quant aux pulsions. C'est la position de départ de Freud. Je ne vous ai pas parlé de la notion de pulsion ni même de sexualité infantile et je m'en excuse. Voyez les "Trois essais sur la théorie de la sexualité". L'hypothèse c'est que non seulement les petites filles ont des pulsions mais - exprimé un peu crûment - elles ne sont même que cela. Exactement comme les petits garçons dans la perspective analytique. Vous avez le droit de ne pas aimer, mais la position de départ est celle-là : l'être humain en tant qu'il est un être libidinal - ce qui ne veut pas dire que *tout* l'être humain le soit - et qu'il a donc nécessité de se confronter à la jouissance, dans cette mesure il est un être de pulsions et n'est littéralement rien d'autre chez Freud. Ce qui pose des tas de problèmes y compris théoriques. Les petites filles ont des pulsions et ne sont que cela ce qui, évidemment, transforme la conception qu'on peut se faire de l'être humain, au moins sur ce point. Donc la petite fille, même si elle n'est pas une femme et personne ne peut dire qu'elle le soit, a, bon gré mal gré, parce que c'est un être de pulsions, à devenir plus tard une femme. En somme, elle est prise dans un bain où nécessairement il faudra qu'elle le devienne c'est à dire que déjà dans les chemins de la réalité, est inscrit qu'elle devra devenir une femme plus tard.

Pour vous donner un exemple, si un père et une mère décident d'appeler tous leurs enfants Dominique, Joël(le), prénoms dont la caractéristique est l'ambiguïté sexuelle, vous devez vous dire déjà que les parents ont une petite idée bizarre dans la tête. Car appeler un enfant Dominique pour une raison précise, pourquoi pas ? Mais appeler tous les enfants de la fratrie avec des prénoms ayant cette caractéristique ambiguë montre quelque chose qui ne tourne pas rond. Qu'est-ce que cela veut dire pour nous ? Cela signifie que l'enfant qui débarque là dedans est déjà pris dans un certain discours concernant sa sexualité ; un discours selon lequel les êtres garçon ou fille doivent rester dans l'ambiguïté sexuée. Il y a un discours qui établit pour l'enfant qu'il sera homme, femme ou bien pris dans cette ambiguïté ou dans d'autres choses encore. Le discours des parents, le discours constituant pour l'enfant de ses chemins vers la sexualité, ce discours est déjà établi, l'enfant entre dedans et il faudra qu'il fasse avec. C'est un point de vue plus fruste mais c'est une manière de simplifier la réalité pour pouvoir raisonner avec. En somme, ce que je vous propose de penser, ce n'est pas qu'il y a des petites filles puis des femmes et point final; je vous propose de penser que petite fille ou petit garçon, il y a, préexistant à la naissance de l'enfant, des parents qui parlent de lui ou d'elle, et l'enfant aura à se débattre avec ce qui est dit le concernant pour constituer son identité sexuée.

Nous avons vu à propos d'Elisabeth von R. dont on nous a dit qu'elle remplaçait le fils que son père regrettait de ne pas avoir eu, qu'il y a déjà un discours établi à savoir : "Je n'ai pas eu de fils alors ma fille deviendra son substitut" et finalement un chemin lui est tracé. Si vous prenez le livre de Marie Cardinal, "Les mots pour le dire", vous verrez que Marie Cardinal nous raconte autre chose à savoir qu'elle est censée remplacer une petite fille morte que sa mère a eue auparavant. En l'occurrence, c'est une fille donc il n'y a pas de problème, seulement comme par hasard la petite fille morte était une petite merveille ce qui veut dire que celle qui est là n'en est pas une. Donc dans notre schéma ultra-simplifié on essaie de raisonner en terme d'objet, ce qui est bien fruste par rapport à la réalité : *avoir un premier objet d'amour* . Est-ce que la réciproque est vraie, est-ce que pour la mère la fille est aussi le premier objet d'amour, pas forcément comme vous l'avez remarqué. D'abord parce qu'elle a eu sa propre mère, ensuite avec un peu de chance elle a fait cette enfant avec un homme, on rencontre d'ailleurs à cet égard des cas un peu bizarres. Vous voyez bien que poser cette formule dans un sens n'implique pas la réciproque. Que fait-on avec un objet d'amour ? Disons que, fondamentalement, on l'aime.

Question :

" Pour la mère, l'objet d'amour n'est-il pas le moyen de parvenir à quelque chose ? "

Réponse :

Le premier objet d'amour : 1) ça dure toujours

2) ça commence à l'enfance

3) ça continue après

4) ça change à un certain moment

C'est notre problème : comment ça change et pourquoi ça change ?

Autrement dit une relation n'annule pas une autre, ce n'est pas parce qu'on a eu un premier objet d'amour que ceux qui viennent après annulent l'existence de ceux qui sont avant. Il faut comprendre quelque chose de fondamental dans le fonctionnement humain c'est que le premier objet d'amour reste là toute sa vie et que les autres viennent pour ainsi dire s'empiler dessus et cela ne change rien au fait que ce qui précède existe et continue d'exister et de se répéter même s'il n'est plus là. C'est le gros problème de la répétition. C'est le premier dans le temps et en plus ça dure tout le temps. Il y a intérêt à ce que les choses se soient à peu près bien passées à ce moment là parce qu'ensuite, ça va se répéter sur le même mode et il faut comprendre pourquoi ça se répète. Alors on a la métaphore de la fondation, on peut prendre les

choses en ces termes pour l'instant. Effectivement si ces relations constituantes entre la fille et sa mère ne sont pas assez solides, ce qui est empilé dessus tient comme ça peut. Les relations à des objets d'amour ultérieurs risquent de ne pas être très solides.

Question :

" Et le père ? "

Réponse :

Le père, il faudra l'inventer. Vous avez remarqué que pour l'instant je n'ai pas parlé du père. Mon raisonnement est doublement mythologique. En général, il arrive qu'il faille au moins un spermatozoïde pour fabriquer un enfant. Il faut quand même un petit bout de père, pas beaucoup mais un peu. Vous vous rendez bien compte que mon raisonnement est mythologique et c'est délibéré parce que j'essaie de simplifier la réalité. Donc même en n'y comprenant rien, il doit y avoir du père dans l'affaire. Seulement dans ce raisonnement ultra-simplifié qui a ses mérites pour la compréhension du problème, on n'a pas mis le père dans le coup; il va venir... Laissez lui le temps d'arriver.

Question :

" Le père est-il l'un des objets d'amour ultérieurs ? "

Réponse :

Le problème est d'introduire le père dans le coup c'est à dire de comprendre en quoi la petite fille a besoin du père.

Il va falloir comprendre comment la petite fille va se servir de son père. Qu'est-ce que la petite fille fabrique avec le père. J'essaie de coincer le raisonnement au maximum pour voir où est l'os dans l'affaire. Il en faut bien un, même s'il n'est pas là où on croit, et c'est tout le charme de la chose. S'il n'y en a pas, il faut l'inventer. Il faut mettre en place du désir. Où et comment joue le désir. La sexualité humaine se constitue grâce au(x) chemin(s) du désir. C'est un élément fondamental du fonctionnement humain qui ne s'appelle pas les pulsions, mais le *désir*. Qu'est-ce que le désir, peut-on en donner un minimum de définition, c'est ce que je tente de faire. On a parlé d'amour, pas de désir. Ce n'est pas pareil, on rêverait que ça le soit... Enfin, la petite fille aime sa mère, elle demande. Que demande-t-elle? Elle demande de l'amour. Aimer c'est demander de l'amour.

On ne comprend pas dans ces termes comment la fillette ait le moins du monde envie de quitter une situation apparemment si confortable. Il faut comprendre où sont les points fondamentaux qui

l'obligent à la quitter. Est-ce l'interdiction de l'inceste ? Pourquoi pas? C'est certainement ce qui plane sur la situation. Pour l'espèce humaine l'inceste est interdit. Remarquez que j'ai dit "interdit", ce n'est pas inscrit dans la nature, la preuve c'est que ça existe. C'est interdit, c'est une loi, quelque chose qui précisément n'est pas inscrit dans la nature pas plus que le désir. Mais là, on n'a pas besoin de parler d'inceste, ce serait plus joli, comme Margaret Mahler, de parler de symbiose. Voilà dans cette schématisation ce que nous avons acquis. Effectivement, la situation est bloquée et on ne peut rien y changer. Il faut introduire un petit grain de sable pour que la situation dérape et qu'on en sorte.

Alors comme petit grain de sable, vous prenez le père, l'interdiction de l'inceste, le phallus si vous voulez, mais faites quelque chose. La bonne manière, en effet c'est de parler de l'autre, un autre qui parle du père, de l'interdiction de l'inceste. Ca vous est facile à dire, mais quand Freud a mis les pieds dans le plat, ce n'était pas facile et la preuve c'est qu'il n'en savait rien. Donc, j'essaie de suivre Freud, non parce que j'aime les antiquités, mais j'aime comprendre comment Freud tente de s'identifier à la petite fille pour voir comment, elle, de son point de vue, va se tirer d'affaire. Le bon point de vue, vous avez entièrement raison, c'est celui de l'autre et par conséquent de tout ce qui se passe dans l'autre c'est à dire tout ce paquet de choses qu'on a dégagées. La petite fille y est confrontée, certes, mais dans la mythologie de Freud, elle a affaire au fait qu'elle demande de l'amour à sa mère.

Alors Freud a eu l'idée et il faut introduire ici quelque chose de nouveau, que cette demande d'amour est par nature toujours insatisfaite. Pourquoi ? demander de l'amour c'est bien, mais plus on en demande plus on en a besoin et plus on en a besoin, plus on en demande. On arrive à ce carrefour de Freud où il y a une butée concernant la demande d'amour qui est que, quelqu'en soient les causes, cette demande échoue. Il n'y a pas de demande d'amour qui obtienne satisfaction. C'était le premier temps. Cette butée, ce point d'échec nécessaire de la demande d'amour, produit dans la constitution de la petite fille, un deuxième temps : la *frustration*. Vous remarquerez bien que je n'ai pas parlé de castration. Voilà le petit grain de sable que Freud essaie de repérer dans, la biographie de la petite fille. Cette demande d'amour adressée à la mère, pour des raisons multiples, aboutit nécessairement à une frustration. Ce n'est pas forcément vrai puisqu'il m'est arrivé, par exemple, qu'on vienne me trouver en disant "Ma mère me satisfait pleinement.". Tant mieux pour elle ! Du moment qu'on nie à ce point que la demande d'amour est nécessairement vouée à l'échec, il va bien falloir que quelqu'un paie le prix. Au fond, une demande d'amour bute sur le fait que c'est une frustration car comme disait quelqu'un il n'y a pas très longtemps : " L'amour qu'il dure une

semaine ou trente ans, ce n'est qu'un passage. ". Illusion ? Je n'irai pas jusque là. Ca n'enlève rien au charme de l'amour mais qu'il dure ou non, il nous laisse frustrés.

La sorte de schéma que je vous propose n'a pas la prétention de rendre compte à cent pour cent de la réalité ; mais quand on représente un atome avec un gros pépin au centre et des petits électrons autour, ça ne rend compte de la réalité que d'une manière très grossière. Moi c'est pareil, je vous fais mon schéma qui est à peu près du même niveau parce que, pour l'instant, je ne peux pas faire mieux et croyez-moi ce n'est pas si mal. Mais on a bien compris que ça a ses limites.

Je crois me souvenir que la dernière fois, on a posé le premier temps. Mais cela ne fonctionne pas de manière chronologique, du moins pas uniquement. On va enrichir le travail c'est à dire étoffer, broder autour de ce schéma de façon à le rendre plus réaliste. La petite fille a un premier objet d'amour, c'est exprimé en termes freudiens parce que c'est plus simple : sa petite maman. Si vous préférez que ce soit autre chose, vous n'avez qu'à vous débrouiller. Nous avons bien aperçu la dernière fois le côté un peu truqué de cette formule. Ce n'est ni plus ni moins truqué que de dire que les électrons tournent en couche autour de l'atome. Vous avez vu tous les trucages que contient cette formule dont le premier consiste à ne pas tenir compte de la réciproque, du fait que la fille est aimée par sa mère. Le trucage qui consiste à parler de la mère comme d'un objet, expression plutôt bizarroïde mais qui revient constamment chez Freud. Le trucage qui consiste à parler d'amour alors qu'on ne tient pas compte de la haine. Après tout, comme le disait un jour l'une d'entre vous, ce n'est peut-être ni d'amour ni de haine dont il s'agit mais de quelque chose de plus fondateur. Amour n'est peut-être pas le meilleur terme. Je ne vais pas insister sur ce que c'est qu'une mère sinon on n'en sortira plus.

Le "premier" : en quel sens faut-il le prendre ? On a vu que c'était ambigu : c'est le premier chronologiquement, mais si on prend les choses de ce seul point de vue, ce n'est pas le problème. C'est le premier au sens où c'est fondateur. Tous les autres objets d'amour - exprimons-nous toujours dans ce style freudien élégant que j'aime bien - ne seraient que ce que Freud appelle, et on va garder ce terme robuste, des *substituts*.

Au fond, aimer - on peut résumer de façon presque cynique mais aussi très efficace pour comprendre quelque chose à la réalité humaine à partir du point de vue freudien - ce n'est que trouver ou rechercher des substituts à ce premier objet d'amour qu'est la mère. Voilà une définition simple mais pas forcément fautive de l'amour, de la haine, de toutes nos relations affectives dans la perspective de Freud. Aimer c'est rechercher un premier objet d'amour, lui trouver des substituts mais ces substituts par définition ne sont jamais ce premier objet d'amour et par conséquent

ne peuvent jamais, procurer la satisfaction que le dit premier objet d'amour est censé avoir donnée. C'est le soubassement de la pensée freudienne.

Peut-être que ce que je vous dis vous paraît banal, mais il faut bien repérer que cette affirmation, c'est la première fois dans l'histoire humaine que quelqu'un a eu le culot de la soutenir; de dire que les êtres humains passent leur temps à courir après leur mère et à essayer de la retrouver. Toute leur vie affective, y compris dans ce qu'il peut y avoir de négatif, n'est rien d'autre qu'une manière de la retrouver par tous les moyens. Tout de même cette affirmation n'est pas négligeable, et ça nous sort de pas mal de trous dans lesquels l'humanité croupit depuis déjà quelques millions d'années. Je trouve que c'est un grand progrès, un grand pas fait par les êtres humains d'avoir su repérer cette évidence qui est tellement évidente que tout le monde veut passer à côté.

Et pourquoi veut-on passer à côté ? Deuxième point : parce que, mesdames et messieurs, *l'inceste est interdit*. Ca n'était pas prévu au programme... Je vous l'ai déjà dit mais ça ne fait pas de mal de le redire et même l'an prochain on pourra le dire. L'inceste est interdit : c'est écrit nulle part du moins pas dans les livres qu'on fréquente. Peut-être y a-t-il des livres où c'est inscrit, de toute façon que ce soit inscrit ou pas, l'inceste est interdit. Bien sûr, vous avez le droit de vous poser la question, pourquoi l'inceste est-il interdit ? D'abord, l'inceste est interdit et non impossible. Je n'ai pas situé l'inceste dans une dimension d'impossibilité physique ou réelle, j'ai dit que c'était un interdit, c'est à dire que c'est une *loi*.

Les lois ne se trouvent pas dans la nature, et même les lois dites naturelles; parce que lorsque vous écrivez une loi dite naturelle comme la gravitation, c'est parce que Newton l'a inventée même si dans l'ensemble ça ne marche pas trop mal. L'interdiction de l'inceste est une loi, c'est quelque chose qui est dit. Aussi longtemps que ça n'est pas dit, personne ne le sait. Dire : l'inceste est interdit, c'est promulguer l'interdiction de l'inceste. Je veux dire par là qu'aussi longtemps qu'on ne dit pas que l'inceste est interdit, c'est comme s'il était autorisé. Concrètement, aussi longtemps qu'il n'y a pas eu de Freud qui remarque l'interdiction de l'inceste, on n'a rien remarqué du tout. Freud n'a pas inventé l'interdiction de l'inceste, ne me faites pas dire des choses pareilles. A son époque, il y a beaucoup de gens qui s'excitent pour savoir pourquoi il y a prohibition de l'inceste. La question s'est posée longtemps, bien après Freud. Je ne vous fais pas un cours d'anthropologie sur le sujet, mon problème c'est la psychanalyse. Ce qui ne veut pas dire que l'anthropologie ne nous apprendrait rien, voir par exemple l'introduction de Claude Lévi-Strauss aux " Structures

élémentaires de la parenté" qui est un grand texte sur la prohibition de l'inceste.

L'inceste est interdit, alors vous voyez le problème. On commence par dire qu'il y a un premier objet d'amour qui est la mère d'une part, et on ajoute aussi sec que cet objet est interdit. Autrement dit, l'inceste fondamental, l'inceste avec la mère est interdit. Alors c'est quand même curieux parce que vous sentez bien qu'il y a quelque chose de contradictoire dans ces deux affirmations. Cette contradiction est le grand moteur du fonctionnement affectif humain. J'appelle cela affectif parce que c'est un terme banal; je préférerais dire libidinal pour m'exprimer plus freudiennement mais comme on n'a pas défini la libido, ni les pulsions, je préfère dire affectif tout simplement. Le grand moteur du fonctionnement affectif humain c'est cette tension qui existe entre l'interdiction de l'inceste et le fait que le premier objet d'amour reste malgré tout la mère même si elle est interdite. Cette tension fondamentale, voilà ce qui fait l'essence même du fonctionnement psychique humain. Toutes nos relations amoureuses consistent à dire " J'y vais, j'y vais pas". Si j'y vais, il y a de l'inceste mais l'inceste est interdit donc je fais un pas en arrière ou alors je cherche à côté. Toutes nos relations amoureuses (ou haineuses...) sont nécessairement marquées par ce fait que nous recherchons ce premier objet d'amour mais comme l'inceste est interdit et qu'il y a une menace de le retrouver cet objet d'amour, on se dépêche de prendre la poudre d'escampette.

Vous me direz cette histoire est sans espoir ? Ce n'est pas grave, le problème est d'en dire quelque chose. Le problème n'est pas de rester dans cette désespérance mais de comprendre que puisqu'on ne peut pas et heureusement accomplir l'inceste, on peut du moins en parler, donc le dire, donc l'interdire. Car interdire ne veut rien dire d'autre qu'en dire quelque chose, entre soi et avec d'autres. Les relations affectives humaines sont vouées même si ce n'est pas évident à la nécessité d'en parler. Ça n'est pas en les sanctifiant ou en les interdisant au sens politique du terme qu'on peut changer quoi que ce soit à la nature humaine. Les amants crucifiés, désolé ce n'est pas la solution et le mariage non plus. Je n'ai rien contre le mariage mais je n'ai rien non plus pour.

Laissons de côté le substitut pour le moment et revenons à notre problème : le complexe d'Oedipe féminin. Comme nous l'avons vu la dernière fois, dans la mythologie que nous construisons et vous oubliez ce que je viens de vous dire sur l'interdiction de l'inceste, ça ne peut pas durer. C'était notre conclusion temporaire à savoir que cette relation d'amour, cette demande d'amour, ne peut pas être satisfaite. Pourquoi ? Je n'en sais rien mais c'est comme ça. Elle ne peut être satisfaite pour une raison, je dirai technique : l'amour plus on en demande, plus on en

veut et plus on en veut moins on en a, en ce sens qu'on en demande toujours plus. C'est un fait que je suis obligé d'appeler dans votre expérience, la demande d'amour est sans fond. On peut toujours creuser, il y en a toujours plus. Nous avons une définition de ce que nous avons appelé la demande d'amour : demander de l'amour c'est demander de l'amour à quelqu'un et non à une table, une chaise ou même une partie de notre corps. Mais notre corps ne nous appartient que pour autant que quelqu'un d'autre nous le donne. Finalement, si quelqu'un ne nous donne pas notre corps, on ne l'a pas, littéralement. Ça a des conséquences éventuellement tout à fait fâcheuses, car si une partie de notre corps ne nous a pas été donnée, elle ne nous appartient pas elle peut nous quitter. Il est nécessaire que notre corps nous soit donné par quelqu'un et si l'autre veut se garder une partie de notre corps, il ne faudra pas s'étonner de se casser une jambe, d'avoir une maladie psychosomatique...

La conclusion un peu falsifiée mais nécessaire de la dernière fois est que l'aboutissement de cette demande d'amour c'est la *frustration*, - et je n'ai pas parlé de castration -, c'est la *frustration de la demande d'amour*. La demande d'amour engendre sa propre frustration. On ne peut pas par la voie de l'amour aboutir à quoi que ce soit d'autre qu'à de la frustration. Vous me direz, tout cela est bien triste...

Question :

" La mère est-elle castratrice ? "

C'est une mère frustrante. Je n'ai pas dit castratrice, j'ai dit frustrante. La castration je n'en ai pas parlé, ça va venir... Je ne fais pas n'importe quoi mine de rien; si je mets les termes à la place où ils sont c'est que la castration va apparaître mais pas là où vous croyez. J'ai appris à bonne école, à distinguer la castration et la frustration, ce n'est pas inutile pour la compréhension des choses. Voilà notre idée qui a un côté dogmatique quand je vous l'enseigne, c'est une affirmation : la demande d'amour aboutit nécessairement à de la frustration. Frustration de la demande d'amour, frustration par un autre. On est toujours frustré par un autre. Je ne suis pas frustré, par exemple, qu'il n'y ait pas de baba au rhum sur la table en ce moment. Je ne peux être frustré que s'il y a un baba au rhum sur la table et qu'un salaud quelconque le prend et le mange à ma place. Autrement dit je suis frustré par un autre. En l'occurrence, la mère ou ses substituts. Si ensuite je prends d'autres objets d'amour et que je suis resté dans une position de frustration à l'égard de la mère, j'aurai la même sensation de frustration avec eux. Le problème initial que je vous ai proposé, je ne dis pas que c'est le seul problème de la constitution sexuelle des femmes, c'est le seul que je

comprene bien : comment se fait-il que les femmes, en viennent à changer d'objet, à prendre, comme l'expérience semble le prouver, des hommes comme objets d'amour. Ce n'est pas que je trouve que ce soit vraiment capital mais enfin c'est comme cela que ça se passe, statistiquement. Vous me direz, quand ça ne se fait pas ? soyez tranquilles, on va en reparler. Quand elles prennent pour objet d'amour des femmes, ce qu'on appelle vulgairement homosexualité, ça ne veut pas du tout dire qu'elles en restent à la frustration. On se pose un problème quasiment logique : comment se fait-il qu'une femme puisse avoir envie de prendre un homme comme objet d'amour ? Logiquement parlant, pour le moment on ne voit pas. La petite est frustrée par sa maman, croit-elle du moins. Ce qui serait dommage c'est qu'elle ne le soit pas, d'après ce que je suis en train de vous dire. Avec tout ça, qu'est-ce qu'on fait ?

Vous avez envie d'aller chercher du côté du père mais attendez parce que le père il faut le faire sortir de quelque part. On a bien vu qu'il était déjà un tant soit peu présent dans tout cela et que mon raisonnement est faussé. L'intérêt des raisonnements faussés, c'est de nous obliger à nous poser un problème très sérieux.

Supposez le cas suivant, un cas extrême. Une petite fille qui naît grâce à une paillette de spermatozoïdes ce qui, croyez-le, arrive. Sans père affectif à part le spermatozoïde, la petite fille en question peut avoir un léger problème. Notre problème, en fait, n'est pas un problème réel. J'espère que vous avez compris qu'en ce qui concerne le psychisme humain, les choses ne se situent pas dans le réel en ce sens que ça ne situe pas dans une histoire de paillette de spermatozoïdes. Ça doit donc se passer ailleurs. Effectivement, où ? Mettons le père légèrement entre parenthèses puisqu'on essaie de voir justement comment il intervient.

La petite comment va-t-elle s'y prendre maintenant pour se sortir d'affaire. Elle est en quelque sorte poussée hors de l'inceste, hors de la mère, par la frustration. Nous sommes d'accord. Mais ce n'est pas parce qu'on est poussé à grands coups de pied au cul hors d'un endroit que pour autant on a envie d'aller ailleurs. Remarquez la nuance. Donc j'essaie de me mettre temporairement dans la peau de la petite fille. J'ai bien une amie qui m'a fait jouer Ophélie pendant qu'elle jouait Hamlet, je ne vois pas pourquoi je n'essaierais pas temporairement de me mettre dans la peau de la petite fille.

Question :

" Pourquoi le garçon qui a aussi la mère comme premier objet d'amour, pourquoi y reste-t-il ? "

Réponse :

Parce que chez eux, ça se passe de façon *apparemment* plus simple. D'abord ça n'est qu'une apparence. Les choses sont compliquées dans les deux sexes mais chez le garçon, et c'est aussi une des raisons pour lesquelles j'ai pris l'astuce de parler d'abord de la fille, chez le garçon ça paraît tellement simple que ça passe comme une lettre à la poste et j'avais envie d'en finir avec ça. Si je vous dis que le garçon subit une menace de castration de la part du père et que par conséquent il se dit que s'il veut sauver sa queue, il a intérêt à se tirer dare-dare; vous comprenez bien qu'une fois qu'on a dit ça, on a déjà tout réussi. On a fini par expliquer pourquoi il se dépêche de quitter sa petite maman.

Remarquez qu'on ne comprend pas très bien pourquoi ça le fait continuer à aimer les femmes... Il y a plein de paradoxes extrêmement curieux dans la vie psychique humaine. On ne voit pas toujours la solution qu'il faut leur donner. De là peut s'engager pour lui toutes sortes de tentatives de séduction du père pour obtenir que la menace de castration ne soit pas exécutée symboliquement. Voir le petit Hans, précisément. Je ne veux pas dire par là qu'on devient homosexuel en raison des tentatives de séduction faites sur le père pour échapper à la menace de castration, c'est tout à fait insuffisant. On voit qu'en bonne logique, ça s'imposerait dans le raisonnement. Donc, manifestement il va falloir prendre autre chose. Le père, on va commencer à le réintroduire doucement c'est à dire que l'interdiction de l'inceste existe même pour une paillette. A partir du moment où un médecin se permet d'utiliser une petite paillette hors la loi, de toute façon la loi existe quand même. C'est important car comment expliquer à un enfant dans cette situation d'où il vient. On commence à comprendre qu'il y a un père et qu'il faut qu'il serve à quelque chose de temps en temps.

Question :

" Un père ou un substitut ? "

Réponse :

Un substitut, c'est vous qui le dites. Comment va-t-il faire pour se substituer ?

Question :

" La fille se tourne vers le père en espérant que lui, va satisfaire la demande d'amour . "

Réponse :

Peut-être, mais comment ?

Question :

" Si elle prend l'objet d'amour de la mère, la fille peut espérer que la mère va l'aimer parce qu'elle a cet objet d'amour. "

Réponse :

Astucieux !... Finalement je lui pique le père et elle va m'aimer parce que j'ai réussi à lui piquer. Vous croyez vraiment qu'elle va l'aimer à cause de cela. Néanmoins ce n'est pas bête comme idée. Ce n'est certainement pas comme cela que ça se passe, mais c'est futé. Une bonne manière de se faire aimer de quelqu'un consiste à lui prendre son amoureux.

Vous sentez bien que dans notre raisonnement il y a quelque chose que je ne dis pas mais qui est capital, c'est que évidemment il faut que la mère dise que le père existe pour elle. Pour des raisons de simplification du raisonnement je n'aime pas trop introduire tout cela. Vous sentez que c'est capital, à savoir que le discours de la mère est fondateur pour que la fillette puisse en faire quelque chose. S'il n'y a pas cela, c'est sûr que ça va être perturbé. Le problème logique est le suivant, c'est ce sur quoi j'essaie de réfléchir et de vous brancher : il y a un père, la mère l'aime bien, mais en quoi cela est-il de nature à faire que la petite fille aille chercher *du côté de son père une solution au problème qui lui est posé par la frustration*.

Question :

" C'est un rival..."

Réponse :

Mais justement. Vous pensez qu'il faut aller du côté du rival. C'est une idée intéressante. On va essayer de la reprendre. Le rival, en fait, ce n'est pas une mauvaise idée d'essayer de le mettre dans sa poche. Je ne dis pas que la solution de rivalité n'existe pas, ainsi que la séduction du rival ou de la rivale, mais je pense que ce n'est pas la solution. Je pense que la solution rivalitaire n'est pas bonne. On va essayer de désosser cela.

Au fond, "mon père a un truc qui plaît à ma mère. Deuxièmement, je suis frustrée parce que ma mère ne m'aime pas comme je voudrais. Troisièmement, c'est là qu'il y a un problème, pour être satisfaite il faut que je satisfasse ma mère. Si elle ne m'aime pas c'est parce que je ne la satisfais pas". Est-ce que vous voyez le petit vice de raisonnement ? Donc, "je lui prends son truc à lui et je satisfais ma mère avec, donc elle m'aime". Pas bête !... C'est un affinement de ce qui a été suggéré sur la

rivalité et du père comme rival qu'on essaie de détourner. Ce qui est très intéressant dans cette idée c'est qu'elle reste dans la perspective où fondamentalement le problème est de satisfaire la mère; le père on lui prend juste ce qu'il faut pour arriver à satisfaire la mère. Vous arrivez là à une chose que Mélanie Klein a été une des premières à isoler. Je ne dis cela de manière pontifiante mais c'est pour vous donner une piste de travail. Les petites filles sont capables de faire des enfants, entendons-nous symboliquement; mais à qui font-elles des enfants ? A qui une petite fille peut-elle initialement avoir envie de faire un enfant ? Réponse : à sa mère.

Question :

" C'est l'identification, elle veut être comme sa mère, porteuse de quelque chose. "

Réponse :

Si je suis bien votre idée, être capable de faire un enfant à sa mère, c'est être à égalité avec elle. C'est toujours de la rivalité. La capacité de faire un enfant à sa mère est une manière pour la fille de rivaliser suprême. Elle est capable de faire aussi bien qu'elle. Astucieux. Ce qui veut dire en d'autres termes qu'une femme peut très bien faire des enfants pour la mère, pour lui montrer qu'elle est capable de faire aussi bien qu'elle. Aussi longtemps qu'on en est là, les enfants qui sont faits dans ces conditions sont des enfants pour la mère et rien d'autre. Des enfants issus de la rivalité. On est une fois de plus ramené à la rivalité avec la mère ce qui est une manière un peu différente d'aborder le problème que vous voyez comme une manière de la satisfaire. C'est futé les femmes !

J'essaie de faire comprendre que l'un des apports fondamentaux de la psychanalyse est que l'enfant a une sexualité infantile c'est à dire qu'il est actif par rapport à sa propre vie sexuelle. Ce que j'essaie de comprendre, c'est où passe l'activité de l'enfant pour que sa vie sexuelle se constitue ? Pour l'instant ce n'est pas encore gagné; donc il faut qu'on comprenne comment cela va se passer. Vous voyez que pour l'instant on bute. On a trouvé toutes sortes d'astuces marrantes où on voit la petite fille faire des choses bizarres et variées. Chose amusante, toutes les solutions que nous avons trouvées font qu'on cherche simplement une solution du problème par rapport à la demande d'amour et sa frustration. Mon idée est la suivante, si on en reste là , on en restera là éternellement. ce sera toujours le seul problème, comment satisfaire la mère. C'est peut-être le problème fondamental mais il paraît qu'il y a des pères et ils doivent de temps en temps servir à quelque

chose. Si on met les choses du côté du père en disant, le père aime bien sa fille, c'est une femme, il aimerait bien lui faire du charme un peu plus tard... J'essaie de me passer des sentiments du père pour voir comment la petite fille va s'en sortir. Maintenant, on sort le grand jeu.

Nous partons de l'hypothèse qu'une petite fille est tout à fait capable d'inventer, d'ailleurs entre nous, vous nous avez déjà présenté un certain nombre d'assez jolies solutions. Une petite fille est capable d'initiative, d'être active. Quand vous récoltez une petite dame qui est hystérique comme Dora, Elizabeth von R. ou d'autres, quel est le problème fondamental ? Elles ont des symptômes hystériques. Comment les leur faire quitter ? En leur permettant l'accès à une constitution sexuelle disons normale. Comment faudra-t-il s'y prendre ? Premièrement en analysant leurs symptômes, en reconstituant l'histoire de leurs symptômes. Est-ce que cela suffit ? Réponse : absolument pas. Une fois qu'on a reconstitué l'histoire des symptômes, les symptômes sont toujours là. Comme du chiendent, ça repousse. Pourquoi sont-ils toujours là ? Parce que les symptômes sont des tentatives de réponse à une situation de catastrophe. Il n'y a aucune raison que la personne abandonne ses symptômes aussi longtemps qu'elle pense que la catastrophe est là. Si par conséquent, elle veut abandonner ses symptômes, il faut qu'elle change de position, qu'elle prenne la décision de dire, " La catastrophe c'est du passé, maintenant je change. " Il faut qu'elle fasse le pari que ça vaut la peine de changer. Croyez-moi c'est un pari qui n'est pas gagné du tout. Le pas capital à faire pour arriver à transformer les symptômes et aussi longtemps qu'on n'est pas rendu à ce point répétitif, car il dure tout le temps, à savoir que la personne devienne active par rapport à la situation traumatique dont elle essaie de se sortir, aussi longtemps qu'elle ne devient pas active, rien ne peut se passer. On fait le pari que ça vaut la peine de changer pour trouver quelque chose de nouveau et sortir de la répétition. Ce n'est pas évident parce qu'en fait, rien ne dit que ça vaut la peine. Le problème d'une analyse ce n'est pas d'analyser des symptômes, reconstruire l'histoire... C'est du baratin, du débroussaillage. Le fait fondamental est la confrontation à la question suivante : est-ce que ça vaut la peine que je change ? Comme c'est une question extrêmement douloureuse parce qu'on a construit toutes sortes de mécanismes pour survivre dans une situation difficile, la question de savoir si ça vaut la peine d'abandonner tout cela pour éventuellement créer du nouveau est une question très douloureuse où il y a quelque chose d'absolument incontournable, c'est que la personne doit prendre des décisions et qu'elle est seule à pouvoir les prendre. Absolument seule. Personne ne peut les prendre à sa place, ni l'analyste, ni le mari, ni les enfants. Ces décisions là ne se prennent pas un beau jour comme ça d'un seul coup. Il y a un labyrinthe

de symptômes où on prend des décisions en croyant que ce sont les bonnes et ce ne sont pas les bonnes. D'où la nécessité d'analyser quand même. Confronté à une situation répétitive, il faut réanalyser la situation pour savoir si les décisions qu'on a prises sont les bonnes, à chaque fois. Mais l'analyse n'est que l'aspect préliminaire du travail, le vrai travail c'est la confrontation à la question : " Est-ce ça me suffit comme ça, est-ce que finalement la vie ne vaut pas tant la peine d'être vécue, alors j'ai mes symptômes, c'est très bien ainsi... " La question est de savoir à chaque fois si on a envie de changer et dans quelles limites. Et c'est la question que se pose la petite fille, c'est ce que je prétends. Il va falloir qu'elle change. Comment va-t-elle s'y prendre ?

Question :

" La petite fille doit-elle tenter de rendre sa mère jalouse ? "

Réponse :

La jalousie n'est pas la solution. Bien sûr il y aura plus d'intérêt de la part de la mère mais ça n'apporte rien, ça nous laisse dans la frustration de la demande d'amour. C'est une question qu'on peut se poser légitimement mais il existe un délire de jalousie dans la paranoïa qui prouve bien que la jalousie, chauffée à blanc dans les conditions de la psychose, est une maladie. Je ne veux pas dire que toute jalousie est une maladie mais ce n'est pas la voie où nous pouvons trouver une solution pour obtenir plus d'amour de la mère.

Je sors mon jeu. Je n'ai pas trouvé de solution pour l'instant que de le formuler de la manière suivante. Si je veux me débarrasser des embarras freudiens, des termes techniques où Freud noie le poisson et qui font, à la lecture de ses textes, se demander si ce n'est pas totalement faux, il faut introduire une idée fondamentale, le *pari*. Qu'est-ce qu'un pari ? Il y a un monsieur qui s'appelle Pascal qui a écrit des choses là-dessus. Je ne vais pas lire Pascal maintenant, encore que ça vaudrait le coup. *Pour changer, il faut parier*. On ne va pas dégager toute la structure du pari mais quelques éléments. Un pari est un jeu qui consiste à utiliser des éléments pour parier extrêmement variés. L'un de ces éléments est de faire une mise.

Question :

" Il faut être prêt à perdre quelque chose pour pouvoir gagner. "

Réponse :

Je commence par le plus simple, la mise. Comme le dit la formule : " Cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance. " Ce qui veut dire : " Si vous ne jouez pas, vous ne pourrez pas gagner. " Il faut de toute façon miser. Puisque c'est un pari ce n'est pas un rendement d'actions, ni une assurance, ni un déplacement d'objet sur la table. Un pari c'est accepter de perdre effectivement. Si vous n'acceptez pas de perdre, il n'y a pas de pari.

Autre condition, il faut accepter de perdre mais en plus il faut jouer avec un autre. Vous savez qu'il existe une toxicomanie du jeu, le joueur joue avec Dieu. L'autre en question n'est pas un copain. Celui avec qui on joue n'est pas un copain du tout. Il ne vous veut pas forcément du mal, ni du bien mais vous attendez de lui une réponse qui se présente sous la forme d'un gain possible. On croit qu'il va y avoir un gain. On ne joue pas à perte. Vous n'allez pas donner du fric au loto pour le simple plaisir de donner du fric à l'état. Vous vous dites, "Un jour ça va tomber sur moi." Il va y avoir un gain qui n'est pas garanti comme vous le savez. Ce n'est pas un investissement, il y a la possibilité de perdre doublement, on met sa mise et on sait qu'on peut perdre. Pour pouvoir gagner, il faut perdre.

Qu'est-ce que cela a à faire avec le complexe d'Oedipe féminin? Mon idée est que *le complexe d'Oedipe est un pari*. Rendus au point où nous en sommes, la petite fille va devoir parier. Que va-t-elle perdre ? On va voir comment Freud résume à sa façon ce qu'elle doit perdre. Vous allez voir la manière freudienne de penser le jeu mais on n'y est pas encore. Le point capital est de bien comprendre qu'il y a un pari. Accepter de perdre pour éventuellement gagner s'il y a un autre pour jouer, ce qui veut dire que l'autre n'est pas forcément au bout du fil. Le père aime sa petite fille : ce n'est pas gagné d'avance; ce n'est pas toujours le cas; il n'y a pas toujours de père... Attention le pari est là, il y a nécessairement un autre dedans mais ça ne veut pas dire qu'il est prêt à répondre. J'espère vous avoir fait passer cette idée de pari.

Le caractère actif de la petite fille dans ce point de passage que constitue pour elle la solution qu'elle a à trouver à la crise dans laquelle elle se trouve, c'est un pari. Comment va-t-elle parier ? Sur ce point nous allons prendre la solution freudienne, je ne sais pas si c'est la bonne mais vous verrez comment elle marche.

Je vais être amené à introduire deux termes successivement: premièrement, la petite fille a le devoir d'interpréter; ne cherchez pas d'interprétation dans la nature, il n'y en pas. Interpréter est un acte créateur. Interpréter c'est introduire dans la nature des choses qui n'y sont pas. *Interpréter c'est un pari*. C'est le point de départ du pari. Interpréter c'est par exemple, tracer une ligne virtuelle dans le ciel, il y a ma droite, ma gauche. Je regarde le vol des oiseaux vers la droite ou la

gauche pour avoir la réponse à une question que je me pose. Je n'ai pas de contrôle sur le vol des oiseaux, à partir du moment où ils ont volé il n'est plus question de peser le pour et le contre. J'ai interprété. L'interprétation tranche et introduit quelque chose dans la réalité qui n'y était pas.

La petite fille interprète la situation à partir d'une question : "Puisque je suis frustrée, qu'est-ce que je fais ?" Elle interprète mais pas le vol des oiseaux dans le ciel. La deuxième idée freudienne c'est qu'elle interprète sa frustration comme castration. C'est ma manière de voir les choses. C'est chez Freud mais pas dit comme ça. Pour l'instant, tout ce que je dis, c'est qu'elle interprète en terme de castration donc en terme touchant au sexuel, j'hésite à dire phallique. Elle considère, freudiennement, qu'il lui manque quelque chose. Il ne lui manque rien évidemment, il ne manque rien aux femmes. Interpréter la frustration dans ceci qu'il lui manque quelque chose est une idée idiote mais c'est une interprétation. Freud va beaucoup plus loin et dit : " Elle reproche à sa mère de ne pas l'avoir créée garçon. " Il va peut-être un peu trop loin. L'idée nouvelle que j'essaie de vous faire passer c'est que c'est à elle qu'il manque quelque chose mais par rapport au regard de sa mère. Même si c'est la mère qui peut être tenue pour responsable de ce qui s'est passé, c'est à la petite fille que ça manque. C'est quelque chose qui a cessé de dépendre de la relation qu'elle entretient avec l'autre. Même si au point de départ c'était cela, ça n'en dépend plus c'est à elle de se débrouiller avec. Comment va-t-elle s'en débrouiller ? Nous saurons la suite au prochain numéro.

Pour la compréhension des choses, on est obligé de les schématiser. On avait d'abord distingué un *premier temps* qui n'est pas à prendre comme un temps chronologique qui pourrait se résumer de façon simplifiée à : la fille a un premier objet d'amour, sa mère. Je laisse tomber le nuage de problèmes qu'il y a autour de cela.

Puis nous étions arrivés la dernière fois à l'idée, qui est dans Freud et que j'essaie de justifier, que cette relation aboutit nécessairement à un moment ou à un autre à un état de frustration. Une demande d'amour ne peut engendrer que de la frustration. Les exemples abondent. Si vous avez mis le nez dans les textes de Freud à ce sujet ou si vous avez déjà entendu des cours à propos du complexe d'Oedipe et en particulier de la phase phallique, vous pouvez constater qu'on ne soulève généralement pas les problèmes posés par la phase phallique. Si je ne vous parle pas de phase phallique c'est parce que j'en ai décidé ainsi. J'essaie de vous expliquer les choses en faisant l'économie de certaines habitudes de pensée qu'on a d'ordinaire sur ce point. Si je ne vous ai pas parlé de phase phallique chez la fille et d'un certain nombre de jolies choses comme l'envie du pénis, ce n'est pas par oubli mais parce que je ne le veux pas. J'essaie de voir ce qui fonctionne dans tout cela.

Qu'est-ce que j'ai introduit ? J'ai introduit dans cette zone intermédiaire, brumeuse, qu'il y a après ce *deuxième temps* le problème logique posé par la frustration. Ce n'est pas parce que vous recevez un coup de pied au cul que vous aurez envie d'aller quelque part. Ce coup de pied peut être salutaire, mais c'est aussi insuffisant. Donc, ce n'est pas parce que dans un deuxième temps la demande d'amour n'engendre que ce qu'elle peut engendrer, à savoir de la frustration, que nous comprenons pour autant que la fille désire quelque chose. Pour l'instant, dans le schéma que nous avons produit, nous avons ici un problème et une difficulté, nous ne comprenons pas *où se situe le désir*. Comment une fille, une fillette, une femme peuvent-elles s'y prendre pour désirer. Là aussi ce n'est pas par oubli que je ne vous ai parlé du complexe d'Oedipe du garçon, mais parce qu'il a cette propriété miraculeuse et merveilleuse qu'il paraît tellement simple qu'il laisse croire qu'on a la solution de tous les problèmes alors qu'on n'a rien du tout.

Je fais ici une parenthèse : le complexe d'Oedipe du garçon, qu'est-ce que c'est ? Le garçon a comme premier objet d'amour sa mère ; seulement il aurait un rival : son père. Devant la menace je vous sabote délibérément tout un tas de choses dont je ne veux pas vous parler - le garçon éprouverait une angoisse de castration. Le père

apparaîtrait comme un personnage castrateur qui placerait le garçon dans l'obligation de se tirer vite fait, de laisser tomber sa petite maman. L'idée très simplifiée de ce qui se passe est la suivante, c'est que du moment que le cher petit reçoit un coup de pied au cul, ça suffit à le détacher de sa mère et à le faire désirer. C'est un peu léger, évidemment. Autant vous dire que chez les bons auteurs comme Lacan les choses sont présentées de façon sensiblement plus intelligente. On a le même problème à propos de la fille, à savoir que la petite se retrouve avec un coup pied au cul originel, c'est la demande d'amour elle-même qui engendre la frustration et étant donné que dans cette histoire, nous n'avons pas fait apparaître quelque chose qui ressemble à de la menace de castration, comment va-t-on s'y prendre pour concevoir comment une femme, une fille peuvent désirer ?

Nous avons un problème qui est d'autant plus difficile à résoudre qu'on n'a pas fait intervenir l'idée d'une menace de castration venant d'un agent comme le père. Vous comprenez que si je vous ai par conséquent présenté les choses en termes ultra-simplifiés, c'est pour vous mettre au pied du mur et que vous compreniez bien où se pose le problème. La question du désir ne peut sortir ni d'une interdiction au sens frustrateur ni de la perte d'objet d'amour. Donc il faut trouver d'autres solutions. C'est pourquoi j'ai été obligé d'introduire deux idées.

Premièrement ce qui se passe dans la constitution de l'Oedipe féminin est un *pari* et nous avons dégagé quelques-uns des éléments fondamentaux de la notion de pari, notamment une formule, à savoir que *pour gagner il faut perdre*, c'est à dire que dans un pari, il faut une mise. Si on ne mise rien, vous n'avez aucune chance de gagner quoi que ce soit. Autrement dit, il faut accepter la possibilité de perdre et cela personne ne peut le faire à votre place. J'insiste beaucoup sur ce fait, si personne ne peut le faire à votre place cela veut dire qu'en tant que sujet humain vous êtes complètement libres, que la psychanalyse n'est pas du tout la suppression de la liberté de l'être humain contrairement au sujet de dissertation de classe de Terminale, le problème étant que la liberté se pose dans des termes un peu particuliers à savoir : " Est-ce que j'ai l'envie, les moyens de parier ? " Et pourtant ce pari, personne ne peut le faire à votre place. Ceci est vrai que vous soyez en analyse ou pas, à tout instant de votre vie quand vous engagez des choses sérieuses, parier ou ne pas parier c'est vos oignons, et ceux de personne d'autre. L'idée que je vous ai introduite, c'est que le passage oedipien - car le complexe d'Oedipe est un passage en ce sens qu'il y a quelque chose à trouver mais la petite fille doit engager seule la démarche, non pas qu'elle soit seule mais il va falloir qu'elle initie seule quelque chose - le passage oedipien consiste pour elle à parier et à parier sur la suite des événements.

Comme je l'ai ajouté, ce n'est pas le tout de parier, encore faut-il quelqu'un qui vous réponde dans un jeu. Forcément, à partir de là, le partenaire avec qui on joue ne répondent pas toujours là où vous avez envie qu'ils répondent. C'est hélas ou pas hélas du tout; ça a comme conséquence la diversité des positions humaines concernant les conséquences à tirer de ce passage oedipien, à savoir la constitution plus ou moins normale de la sexualité : l'*hystérie* puisque c'est le cas névrotique à la fois le plus spectaculaire et le plus fascinant que j'ai essayé de vous éclairer, l'*homosexualité* est-ce la même chose ou pas que l'*hystérie*, la *psychose* mais elle se situe dans des zones qui ne sont pas exactement celles-là. Il est certain que confronté à la nécessité de passer et par conséquent à la nécessité de parier, il résulte du jeu qu'on est obligé de jouer et de la réponse qu'on a reçue ou pas, des conséquences diverses. Donc la petite fille parie. C'est le premier point que je situe après la frustration mais dans une zone pas très claire.

J'ai ajouté un petit b qui est que la forme que prend le pari - et nous retombons sur des pieds freudiens et il est juste ici de réintroduire Freud mais en vous évitant ce que j'estime être des conneries - la petite fille *interprète* et c'est en quoi elle parie car interpréter, c'est parier c'est à dire accepter de perdre pour gagner. Elle interprète sa frustration comme une perte, plus précisément et c'est là que nous retombons sur nos pieds freudiens, comme une castration. Je n'insiste pas mais je le répète, les femmes ne manquent de rien et par conséquent la castration n'est pas à chercher sur leur corps et pas non plus dans la comparaison qu'elles feraient entre leur sexe ou telle partie de leur sexe et celui des garçons. La castration c'est autre chose. Néanmoins, elle interprète sa frustration comme castration c'est à dire qu'effectivement il lui manque quelque chose qui évidemment tient au sexe et que lui manque-t-il ?

Ce sur quoi j'insiste c'est que l'intérêt de cette notion de castration, au point où on en est, est que ce qui lui manque maintenant ne concerne plus l'autre à qui elle demande de l'amour. Ce qui me paraît une différence importante à ce stade entre la castration et la frustration, c'est que dans la frustration on demande à l'autre de l'amour et on a toujours l'impression que l'autre pourrait en donner plus et qu'il pourrait continuer à remplir le tonneau qui n'a pas de fond ; dans la castration ce qui manque ne tient plus de l'autre, cela tient à son corps, à son image du corps et non des demandes qu'elle peut faire à l'autre. On est passé soigneusement à côté de certains obstacles à savoir ces histoires d'envie du pénis et autres. Maintenant effectivement ça, c'est une interprétation qu'elle donne.

Maintenant notre problème serait d'essayer de donner un sens à ce mot, castration. On a bien deviné que la castration ce n'est pas la même chose que la frustration. La différence fondamentale est que la

castration touche au sexe et la frustration à n'importe quoi mais pas forcément au sexe. Ce qui est déjà intéressant dans cette idée de castration, c'est qu'on a compris que ça devait tenir au sexe, je veux dire par là qu'on change le terrain de l'amour indifférencié pour poser la question de la différenciation sexuelle. Au fond, interpréter en terme de castration la frustration, c'est réintroduire la sexualité dans le coup. Autant vous dire que si la petite fille tente dans la mythologie que nous sommes en train de construire, de faire cela toute seule comme une sorte d'être parfait qui tenterait cette démarche toute seule, elle n'a aucune chance d'y arriver. Il est bien évident que l'interprétation de sa frustration en terme de castration, elle ne peut la faire que parce qu'il y a des gens pour l'aider à cela. Il y a des gens pour jouer avec elle dans le pari qu'elle tient. Interpréter sa frustration en terme de castration ce n'est pas seulement à elle de le faire, les autres l'aident à le faire. S'il n'y a pas *quelqu'un pour lui dire que ce qu'elle prend pour de la frustration c'est de la castration*, elle n'a aucune chance d'y arriver. Elle a des chances de rester à la case number two. Elle ne pourra pas continuer à progresser. Le sous-entendu qui est l'un des sous-entendus constants dans tout ce qu'on fait, c'est que cette interprétation, il faut que les autres l'aident à la faire ; il n'en reste pas moins que c'est à elle de le faire. Quel est l'intérêt pour elle de faire ce pari-là ? L'intérêt, est qu'elle accepte de perdre quelque chose, car aussi longtemps qu'on est frustré, ça veut dire qu'on *n'a pas* quelque chose mais que *l'autre peut le donner* et s'il ne le fait pas c'est uniquement parce que c'est un cochon. A partir du moment où l'on interprète les choses en terme de castration ça veut dire qu'on accepte d'avoir perdu quelque chose. On a accepté de perdre, on a joué. Le point capital est la suivant c'est que prononcer un mot n'est pas neutre. Dire le mot castration n'a pas du tout la même conséquence que de parler de frustration. Parler de castration c'est dire qu'on a reconnu qu'on a perdu quelque chose ; parler de frustration c'est dire qu'on refuse de le reconnaître, on attend que l'autre vous le donne, on attendra aussi longtemps qu'il faudra et on ne bougera pas de cette position.

Question :

" La castration correspond à ce que l'autre ne veut pas nous donner ? "

Réponse :

On n'y est pas encore, je ne crois pas. Puisque justement si on dit ça c'est qu'on est encore dépendant de ce que l'autre pourrait donner. Ce sur quoi j'insiste c'est que la castration supprime le problème de ce que l'autre a à donner. On ne dépend plus de l'autre par le fait qu'on

parle de castration. Je crois que c'est la nouveauté. Parler de castration c'est dire : " Ce n'est plus les affaires de l'autre mais les miennes. Ce n'est pas l'autre qui a la réponse, il faut que je trouve la réponse à ma façon. " Le terme de castration nous sépare de la dépendance de l'autre. Nous avons dit ce qu'elle perd, ou plus exactement ce qu'elle mise puisque quand vous misez vous ne perdez pas forcément votre mise, vous la retrouvez sous une autre forme. Comme je le disais, l'être humain a cette particularité qu'il ne peut avoir son corps qu'à condition qu'on lui donne. Vous m'aviez demandé d'expliquer, nous y sommes. Pour avoir notre corps, il faut d'abord que nous acceptions de le perdre c'est à dire de le jouer grâce à quoi, quelqu'un d'autre peut nous le rendre. C'est ce qu'on appelle l'orgasme. La structure de l'orgasme c'est que ça ne peut nous arriver que grâce à l'autre.

Question :

" Mais l'autre intervient tout le temps... "

Réponse :

En effet, comme je le dis ça n'apparaît pas car c'est une démarche d'apparence freudienne. Je n'ai pas voulu présenter les choses autrement que dans les termes freudiens. En même temps, il y a des sous-entendus, c'est vrai, à savoir que l'autre est présent tout le temps. Quand on joue aux cartes, on joue un jeu avec des autres, donc l'autre est là. J'aimerais vous faire comprendre que les difficultés qui sont liées à l'acte sexuel, tiennent à la question suivante : " Est-ce que j'accepte de perdre ou pas ? " C'est vrai autant pour les hommes que les femmes. Si on n'accepte pas de perdre, on ne peut pas retrouver. Il faut que l'autre vous rende ce que vous avez perdu. Si vous n'acceptez pas de perdre, la jouissance, vous n'en aurez jamais sauf sous des formes pathologiques. Si vous aimez trop votre main, vous la verrez devenir malade parce que vous attendez qu'elle vous rende quelque chose alors qu'elle ne peut rien vous donner. La suite de la démarche c'est : qu'est-ce, au dire de Freud, ce qu'on attend en retour de cette perte ? Puisqu'il manque quelque chose à cette petite fille, *elle veut l'avoir*.

Question :

" Peut-on par là expliquer la frigidité ? "

Réponse :

C'est bien ce que je pense. Ce qu'on appelle la frigidité si tant est que cela existe, il y en a trente-six formes différents. Dans une large mesure ce qu'on appelle du terme général de frigidité est une manière de rester sur l'impossibilité de perdre. Si on n'accepte pas que ce soit

l'autre qui donne ce qu'on a perdu, pourquoi voudriez-vous avoir de la jouissance en retour. La frigidité ou les différentes formes d'impuissance chez l'homme sont liées à l'impossibilité de perdre parce qu'on se demande ce qui va se passer si on perd.

Donc ce que la petite fille a perdu, elle veut l'avoir. Il faut que quelqu'un lui donne, sinon il n'y aurait pas d'avoir possible. La solution freudienne à cette difficulté se dirait ainsi : "Elle désire avoir un enfant du père." Voilà l'astuce de Freud. C'est évidemment une formule compliquée. On a parlé la dernière fois de la question de l'enfant et de la manière de l'obtenir. Nous avons en particulier remarqué qu'une fille peut fort bien faire un enfant à sa mère c'est à dire qu'elle montre à une rivale qu'elle est capable de faire aussi bien qu'elle. Ça ne la fait pas sortir de sa position de frustration, de rivalité. Quelque solution qu'on cherche du côté de la rivalité avec la mère, ça ne nous fait pas sortir de la frustration. Donner un enfant à sa mère, ne fait pas progresser d'un pas dans le sens du désir. Ce sont des enfant phalliques. Une femme peut être confrontée à autre chose qui est le désir d'avoir *un enfant du père*. Cet enfant n'est pas le même que le précédent. C'est un enfant qu'elle fait en réponse à son manque qui la constitue comme désirante. L'enfant n'est pas un enfant qu'elle fabrique de toutes pièces pour combler l'autre, c'est un enfant qu'on doit lui donner. Il faut que ce soit l'autre qui lui donne. De ça, elle en est dépendante non parce qu'elle a besoin d'un spermatozoïde ou d'un mâle, mais parce qu'elle change de position : elle accepte que l'autre lui donne quelque chose. Le plus difficile en amour ce n'est pas tellement de donner aux autres, c'est d'accepter qu'on vous donne. C'est cela qui est difficile dans la relation amoureuse, accepter qu'on vous donne.

Question :

" Mais c'est phallique et ça rejoint la position par rapport à la mère... "

Réponse :

Non, ça ne rejoint pas. Ce n'est pas le problème que ce soit phallique. En psychanalyse, on appelle phallique tout ce qu'on ne comprend pas. Je suis très sérieux en vous disant cela. Pourquoi phallique ? Et pourquoi pas... Le problème n'est pas de donner un enfant phallique à la mère mais d'accepter que l'autre donne ce qu'on a perdu. C'est un changement de position subjective. A-t-on la possibilité d'accepter que l'autre vous donne quelque chose, phallique ou pas. Vous pourriez croire que je vous raconte des boniments pour faire marcher ma machine, c'est peut-être vrai. Mais je peux vous assurer

que sur des cas de grossesses médicalement assistées, ça se vérifie tout à fait.

Comme par hasard, quand une femme a fait sans aucun problème des enfants pour sa mère (ce qu'on constate dans les rapports qu'elle a avec eux c'est à dire mauvais puisque frustrateurs), le jour où elle tombe sur un homme qui justement est pour elle le père, quelqu'un avec qui elle a envie de jouer la fonction paternelle, alors des enfants, elle n'arrive pas à en avoir ou elle perd celui qu'elle a, et celui qui vient après suit une grande dépression. Il finit par arriver mais avec beaucoup, beaucoup de peine. Pourquoi ? Elle a eu un chemin à franchir, elle en a chié pendant deux , trois ans et même plus avec cet homme car le chemin qu'elle a dû franchir, c'est justement d'accepter de perdre pour que l'autre puisse lui donner. L'enfant mort c'est , entre autres choses, le sacrifice qu'elle a dû faire pour qu'il y ait de la place pour un nouveau-né. Perdre un enfant à n'importe quel stade, embryon, avortement, I.V.G., acceptée ou pas, elle peut aussi ne pas accepter et dire que cet enfant perdu était la petite merveille de sa vie c'est gentil pour les autres... Ce n'est pas parce que l'enfant meurt qu'elle accepte de le perdre. C'est le contraire qui est vrai, c'est parce qu'elle accepte de le perdre que l'enfant vient sur le chemin d'acceptation. Attention, je n'ai pas dit la réciproque, c'est à dire qu'un enfant mort était un enfant qu'on accepte de perdre, pas du tout. Je dis seulement que pour cette femme particulière dans le cas particulier, l'enfant qu'elle a perdu fait partie du chemin où elle a dû accepter de perdre. Ça n'a pas été sans peine et bien sûr elle est très heureuse du moins de l'enfant, avec son mari. Je ne veux pas dire que tout finit bien ce n'est pas la question, mais cet enfant du père, elle a dû le payer cher et en particulier le payer de la perte d'un nouveau-né, mort au cours d'un accouchement qui s'est mal fait. Cas particulier, il n'y a jamais de généralisation.

Toute I.V.G. n'est pas une acceptation de perdre, au contraire il y a même des femmes qui quand elles font une I.V.G. se mettent à fantasmer sur l'enfant que ça aurait pu être, à compter les anniversaires. C'est un enfant phallique : elles n'acceptent pas de le perdre. Si elles en restent là, elles vont pouvoir faire une deux ou trois I.V.G. Ce seront des enfants phalliques dont elles vont compter les anniversaires. Ce sera gentil pour les autres. J'espère que vous voyez bien le sens du raisonnement. Ce n'est pas parce qu'un enfant meurt qu'on accepte de le perdre. C'est l'inverse. C'est parce qu'on accepte de le perdre qu'éventuellement il peut y avoir une perte, un deuil qui, sur le chemin, vient signifier qu'on a accepté.

L'enfant qu'on fait pour rivaliser avec sa mère, c'est celui qu'on fait pour donner à la mère ce qu'on suppose qu'elle n'a pas. Phallus est un

terme qu'on prononce en psychanalyse à chaque fois qu'on ne sait pas ce dont on veut parler. Phallus, ça ne veut rien dire et c'est fait pour. C'est sérieux comme définition. C'est le joker. J'ai décidé de ne pas vous en parler pour éviter de boucher les trous là où il y en a. Ce n'est pas facile.

Dans notre formule, " Elle désire un enfant du père. " qui est la petite ritournelle freudienne et pour ma part je n'ai pas trouvé mieux, il y a beaucoup de choses. Il y a notre fameux *avoir* qui vient à la place de ce qu'elle a perdu, plus exactement de ce qu'elle a accepté de perdre. Il s'agit d'une action de sa part. Autrement dit on retrouve ici l'idée qu'on ne peut avoir qu'à condition que l'autre vous le donne donc aussi à la condition d'avoir accepté de le miser parce que si vous n'acceptez pas de le miser, il ne se passera rien. On a introduit le terme tout à fait capital, le terme de *désir*. Désirer c'est désirer à la place d'une perte et vous remarquerez que je n'ai pas ajouté pour la combler. Autrement dit , ce n'est pas parce qu'on a un enfant qu'on est comblée, vous l'avez peut-être remarqué. Je suggérerais même plutôt le contraire, *c'est parce qu'on a un enfant qu'on désire*. Finalement, avoir un enfant peut éventuellement libérer, en ceci que ça restitue du désir qu'on pouvait ne pas avoir. De sorte qu'il n'est pas tout à fait sans intérêt de voir que quand une femme a des enfants de nos jours où elle est plus libre qu'il y a quelque temps, il n'est pas rare qu'ayant eu un ou des enfants, elle s'estime quitte et qu'elle puisse reprendre des études, avoir un amant (c'est accessoire), changer de mari... Il y a de la place qui est faite pour son désir. C'est compliqué. Avoir un enfant du père, c'est une manière de créer du désir. Ce n'est pas parce qu'on désire qu'on a un enfant, c'est presque l'inverse qui est vrai. Grâce à l'enfant qu'on a, le désir a une place qui lui est faite.

Question :

" Dans un processus d'accouchement, le cheminement peut être réussi ? "

Réponse :

Pourquoi pas ?

Question (même personne) :

" J'y pense. Quelque chose se passe le jour de l'accouchement. il y a une certaine jouissance et à la fois le désir qui prend sa place pour le père. "

Réponse :

Exactement. Je vous rappelle au cas où vous ne le sauriez pas, que ce n'est pas forcément enfanter dans la douleur. Il y a cela aussi, mais il y a des orgasmes au cours de l'accouchement et il y a même des femmes qui connaissent cela pour la première fois. Des orgasmes comme on dit vaginaux. C'est connu. On peut aussi avoir le cas contraire où le père étant absent, la femme va retenir l'enfant jusqu'aux dernières limites, ça peut aller très loin. le désir peut apparaître le jour de l'accouchement ou réapparaître comme quelque chose qu'on avait oublié, grâce à l'enfant. Non pas que l'enfant comble le désir mais il le recrée. L'enfant ne bouche pas la perte mais au contraire la ravive sur le mode particulier du désir. Avoir un enfant *du père*, pas du Saint Esprit bien qu'il ne faille pas sous estimer son influence... Il faudrait savoir ce que c'est qu'un père. Il est clair qu'un père ce n'est pas un spermatozoïde, un tant soit peu mais on ne va pas définir le père comme le spermatozoïde, ce qui pose toutes sortes de problèmes délicats. << Du père >> qui probablement est aussi un homme, j'ai dit " du père " pour vous souligner que le père est une fonction qui permet d'avoir du désir d'enfant. On me demande ce que c'est que le phallus, mais vous pourriez me demander ce que c'est, un père. Un père demanderait aussi quelques éclaircissements. Est-ce son propre père, le père de l'enfant, l'ami qu'elle a perdu dans un accident de moto dix ans ou cinq ans avant de faire l'enfant...

Question :

" Un père imaginaire ? "

Réponse :

Je ne suis pas si sûr. Je préfère éviter ce terme. Je pense qu'il est plutôt symbolique. Si le père est une fonction, rien ne dit qu'il n'y en a qu'une seule. Il y a des fonctions du père, par conséquent pas un seul père mais probablement beaucoup. Par exemple un grand-père, un oncle, un homme qu'on a perdu cinq ans auparavant. Rien ne dit qu'un enfant n'a qu'un seul père. Dire :

" Elle désire avoir un enfant du père " signifie que même dans le cas où une femme a un enfant grâce à une paillette, il faut qu'il y ait une fonction du père dans un coin. Il s'agit de savoir où. Donc il faut l'inventer ce père et avec un peu de chance vous tomberez juste. Autrement dit, introduire la fonction ou *les fonctions du père* dans le coup c'est aussi introduire du désir, c'est corrélatif. Je n'ai pas dit que c'était explicatif, je vous l'ai présenté comme un paquet.

Le point important est ceci : ce qui vient d'être gagné grâce à ce désir d'avoir un enfant du père, c'est qu'elle sait ce qu'elle veut et par

conséquent que va-t-elle faire ? Ce n'est pas le tout de désirer un enfant du père, il faut trouver un père. "Subsidiairement" et ceci représente une des astuces très marrantes du raisonnement de Freud mais comme Freud n'écrit pas toujours très bien on ne s'en rend pas compte, puisqu'il faut avoir un enfant du père, *un père c'est quelqu'un qu'on aime*. A cette fin, à fin d'obtenir un enfant du père, elle change d'objet d'amour. Elle laisse tomber sa petite maman comme objet d'amour, elle change d'objet et prend le père comme objet d'amour. Elle en a un sous la main, elle prend celui-là. A l'occasion, elle va prendre un collègue qui a dix ans de plus qu'elle. Comme par hasard, elle va se retrouver mariée avec un médecin parce que ce collègue faisait des études de médecine. Son propre père à elle s'il n'avait pas fait ceci ou cela, il aurait aimé faire des études de médecine. Simplement parce que son propre père a eu un jour envie de faire des études de médecine qu'il n'a pas faites, que le collègue qui avait dix ans de plus qu'elle faisait des études de médecine, grâce à cela elle va se retrouver à faire des enfants avec un médecin. Donc, elle prend le père comme objet d'amour.

Vous voyez que l'incroyable chemin, le fameux secret de l'hétérosexualité, ne se trouve pas dans la nature, dans l'attirance naturelle des sexes l'un pour l'autre, ni parce qu'il y a des chromosomes mâle et femelle. En plus, j'ai appris qu'il y a des espèces qui n'ont qu'un seul sexe femelle, pas hermaphrodite. S'il y a une constitution d'un amour pour le père, ou quelque chose qui apparaît pouvoir ressembler à du père, chez les femmes, c'est lié au pari qui est dans le cheminement oedipien : l'*interprétation* que nous avons vue et par conséquent la constitution du *désir d'avoir un enfant du père* et par conséquent l'obligation où elle est de *prendre le père comme objet d'amour* pour accéder à ce désir uniquement dans le but d'obtenir le premier point. Le changement d'objet d'amour, l'amour du père et des hommes, n'est qu'une manoeuvre de diversion destinée à obtenir la satisfaction du noeud fondamental à savoir le désir d'enfant. C'est intéressant en ce qui concerne les détours de la psychologie féminine. Je ne dis pas que tout cela soit cynique, mais en tant qu'homme, on ne peut accéder au désir d'une femme qu'en ce seul point où l'on peut être pour elle un père potentiel à un moment ou à un autre en ce sens qu'on ressuscite du désir d'enfant. Ne croyez pas que ce soit plus simple pour les femmes.

Question :

" Quelle est la différence entre le complexe d'Oedipe et le complexe d'Electre ? "

Réponse :

Le complexe d'Electre c'est cela mais je n'ai pas parlé en termes de complexe d'Oedipe et complexe d'Electre. Je parle de complexe d'Oedipe et vous aurez remarqué le caractère très paradoxal de cette expression, puisqu'Oedipe est un garçon et qu'on ne voit pas pourquoi on l'utiliserait pour une fille. Il se trouve que personne n'a trouvé de terme adéquat sauf "complexe d'Electre" qui ne vaut pas mieux. C'est pourquoi, comme je pense que c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, je vous parle de complexe d'Oedipe tout en sachant que ça n'a aucun rapport. Le problème d'Electre n'est pas du tout un problème oedipien. Je voudrais bien à la rigueur vous parler du complexe d'Antigone.

Donc, la petite a accédé à l'hétérosexualité mais il y a une petite et fâcheuse conséquence, sans compter que cela ne nous dit pas *qu'elle a abandonné sa mère*. Si effectivement, le problème est de désirer avoir un enfant du père et si par conséquent son père est son objet d'amour, seriez-vous assez gentil(le)s de m'expliquer comment elle va faire pour *changer de père* ? Pour laisser tomber le père et prendre des objets qui ne soient pas son père. Avec le cas du garçon, ça paraît facile puisque c'est le père qui lui met le coup de pied, ça lui donne envie de changer d'objet rapidement. *L'inceste, c'est l'inceste avec la mère*. Vous n'aimez pas entendre ces choses là mais pour la fille c'est comme pour le garçon : l'inceste c'est l'inceste avec la mère. Quand il y a inceste avec le père, c'est que la mère est complice. C'est la mère qui pousse pour que tout cela ait lieu. Ce n'est pas parce que la mère pousse à la roue pour qu'il y ait inceste avec le père que cela nous explique *comment la petite fille va en sortir*. Il y a un os là. Ça m'embête aussi et Freud a écrit un article là-dessus pour dire qu'il ne savait pas. Au point où j'en suis, je n'en sais pas plus que lui. La suite au prochain numéro.

Il y a deux grandes familles mythologiques dans les tragédies grecques les plus connues. Celle d'Oedipe et l'autre dont j'ai oublié le nom. Alors Agamemnon partit à la guerre pour récupérer la belle Hélène de Troie que le vilain Paris a prise pour épouse. Ca remonte loin. Pour des raisons dont j'ai oublié l'origine? Les Dieux ne sont pas contents et le vent ne souffle pas. Comment aller à Troie s'il n'y a pas de vent ? Agamemnon demande au grand prêtre ce qu'il doit faire." Tu dois tuer Iphigénie. "C'est sa fille, évidemment. La petite passe à la casserole encore que cela dépende des versions. Les Dieux sont contents, le vent souffle. La femme d'Agamemnon, Clytemnestre, n'est pas contente qu'on ait tué sa fille et elle a pris goût à la liberté pendant qu'Agamemnon faisait la guerre. Quand Agamemnon revient, elle le fait tuer. Mais Agamemnon a une autre fille, Electre. Electre n'est pas contente que sa maman ait fait tuer son papa. Elle décide de faire tuer sa maman. Seulement c'est une faible femme, elle est obligée d'attendre qu'on lui porte secours. Il se trouve qu'Electre a aussi un frère qui s'appelle Oreste. Oreste débarque et tue sa petite maman et c'est comme cela qu'il devient fou : "Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes" C'est l'un des familles mythologiques grecques.

Oedipe a un père, Laios et une mère Jocaste. Comme ses parents ont déjà eu pas mal d'ennuis auparavant, ils consultent l'Oracle. Vous connaissez. Oedipe épouse sa maman, et a une fille qui s'appelle Antigone. Il a aussi des fils : Etéocle, Polynice. Ismène est son autre fille. Comme tout cela doit finir en eau de boudin, Oedipe meurt à Colône. Il y a un héritage et les enfants décident qu'il serait amusant que chacun l'ait pour soi. Donc, ils s'entre-tuent et tout le monde est content. Antigone a des ennuis, à cause de ses frères, avec son oncle Créon, roi de Thèbes. Créon, c'est le patron. Antigone passe à la casserole. Il n'y a plus personne, donc c'est fini. Aller voir les détails chez Sophocle. Voilà pour les grandes familles.

